

T H É Â T R E
LE PUBLI C
UN MALIN PLAISIR



**TAILLEUR
POUR DAMES**

DE GEORGES FEYDEAU

PROGRAMME

TAILLEUR POUR DAMES

DE GEORGES FEYDEAU

04.11 > 31.12.25

Avec **Laurence D'Amelio, Eric De Staercke, Frederik Haùgness, Patricia Ide, Cachou Kirsch, Sandrine Laroche, Alain Leempoel, Pierre Poucet et Marie-Hélène Remacle**

Mise en scène **Michel Kacenelenbogen**

Assistanat à la mise en scène **Hélène Catsaras**

Scénographie **Dimitri Shumelinsky**

Costumes **Béa Pendesini**

Assistanat costumes **Isabelle Cantillana et Sarah Duvert**

Lumière **Laurent Kaye**

Compositeur musique originale **Pascal Charpentier**

Régie **Galatée Bardey**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES – DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE.

Photos © Gaël Maleux

Représentations du mardi au samedi à 20h30, sauf les mercredis à 19h00.
Dimanches 23.11 et 14.12 à 17h00. Soirée du 31.12 à 21h00.
Relâches les 24 et 25.12.

Moulineau est un homme bien sous tous rapports, sérieux et établi jusqu'à ce bal fatal à l'opéra ! Oh là là, il n'a pas dormi chez lui ! Bien sûr, Yvonne, sa femme, attend une explication.... Qu'il n'a évidemment pas. Puisqu'il ne peut pas lui dire qu'il s'est laissé déborder par ses sens et qu'il n'est pas rentré parce qu'il espérait rencontrer... sa maitresse... enfin, une éventuelle future maitresse... Ah les sens, les sens ! Par chance son ami Bassinet débarque... Par chance, c'est façon de dire, parce que, après c'est la belle-mère qui s'en mêle, puis le mari de l'autre et l'amante de celui qui fut jadis la sienne... puis un portrait, des autruches, un couturier et la concierge... Vous suivez ? Non ? C'est pas grave ! Moulineau frise l'infarctus, s'enfonce dans des mensonges et ne maîtrise plus rien du tout.

Que voici une truculente comédie, légère et vive, faite de chassés-croisés et de coups de théâtre. Un joyeux vaudeville qui met en boîte les comportements désinvoltes d'une bourgeoisie frivole qui ne se préoccupe que de fadaïses et de sauver les apparences alors que tout s'écroule. Une fantaisie au cabotinage assumé, truffée d'imbroglis invraisemblables... pour nous dérider les zygomatiques comme il se doit, et faire le grand saut vers 2026 bourrés de dopamine.

L'AUTEUR

Georges Feydeau



Georges Feydeau (né Georges Léon Jules Marie Feydeau), est un auteur dramatique français.

Fils de l'écrivain réaliste Ernest Feydeau, il se tourne très tôt vers le monde des lettres. Encouragé par Eugène Labiche, auteur de vaudevilles célèbres, il écrit deux comédies, *Le Diapason* et *Amour et piano*, ainsi que des monologues dont il fait la lecture dans des cabarets parisiens. À 25 ans, il écrit et fait jouer *Tailleur pour dames* qui recueille succès auprès du public et reconnaissance du milieu théâtral. C'est en 1892, avec *Monsieur Chasse* qu'il devient célèbre.

Georges Feydeau écrit ses plus grandes réussites de 1892 à 1912 au rythme incroyable d'une pièce par an, *On purge bébé*, *Occupe-toi d'Amélie*, *Le Dindon*, *La Dame de chez Maxim*, *Mais n'te promène donc pas toute nue !...* Ses pièces ont toutes été saluées, souvent imitées et sont encore jouées aujourd'hui.

S'il domine le théâtre de Boulevard de la fin du XIXe siècle, son sens du quiproquo et sa capacité à transformer une situation banale en délire scénique, ont fait dire de lui qu'il a annoncé le théâtre burlesque et l'absurde de Ionesco.

Très aimé de ses contemporains et des autres auteurs, il est témoin avec Sarah Bernhardt, en 1919, au mariage d'Yvonne Printemps et Sacha Guitry, un ami qui le visitera quand il sera interné pour des troubles psychiques dus à la syphilis dans la clinique du docteur Fouquart à Rueil-Malmaison. Après un séjour de deux ans dans cette maison de santé, il meurt à l'âge de 58 ans.

■ Source : Georges Feydeau (auteur de *Le Dindon*) - Babelio





INTERVIEW RAPIDO

Alain Leempoel

Pourquoi jouer un vaudeville à l'heure actuelle ?

Parce qu'indémodable, réjouissant, et plus que jamais nécessaire.

Qu'il est bon de montrer et de se moquer des travers humains que chacun et chacune voit chez les autres et jamais chez soi.

Feydeau a créé le genre, il l'a rendu classique.

Quelle est pour toi l'actualité des personnages de Feydeau ?

Universelle et intemporelle même si le prisme de l'époque (début du 20ème siècle) ne correspond plus aux standards relationnels d'aujourd'hui.

Au sein d'un foyer, d'un couple, il est difficile d'imaginer ce qu'il s'y passe, parce qu'on a aucun recul sur soi-même.

La naïveté et la lâcheté des personnages de Feydeau nous ressemblent bien plus qu'il n'y paraît, voilà une des forces de ce maître du vaudeville.

Comment présenterais-tu ton personnage et comment l'abordes-tu ?

Un homme dépassé par des événements qu'il a provoqués un peu malgré lui, comme une spirale l'aspirant vers le mensonge qu'il tente très maladroitement d'affirmer.

Les personnages de Feydeau sont délicieusement naïfs, ce qui les rend jouissifs à interpréter et qui permet le rire.

Cependant le travail d'interprétation de ces personnages oblige une rigueur, une technique, une sincérité et une concentration de tous les instants.

Nombre de comédiens comiques vous le diront ; faire rire peut s'apparenter à un art mineur mais l'exécuter avec talent reste sans doute ce qu'il y a de plus difficile dans notre métier.

Quelle est pour toi la phrase emblématique de Moulineaux ?

« Un médecin ne devrait jamais avoir pour patiente, une jolie femme et de surcroît marié, c'est très dangereux » Acte 1, scène 4.

Tout part de là et comme disait Oscar Wilde : « La seule façon de se débarrasser d'une tentation, est d'y céder. » ■

QUELQUES MOTS

Dimitri Shumelinsky - Scénographe

Époque 1930, ambiance Art Déco.
Un élégant cabinet de médecin qui se transforme en atelier de couture défraîchi : voilà le défi à relever pour monter **Tailleur pour dames** !

Au-delà de l'exercice technique, il s'agit d'une recherche de contraste, d'une bascule visuelle d'un acte à l'autre, précipitant les personnages de Feydeau dans une invraisemblable galère. Dans cette mise en scène, le décor joue un rôle crucial : symbole du raffinement au début de l'histoire, il devient l'image même de l'effondrement des apparences qui explosent à la figure des protagonistes, mensonge après mensonge.

Ainsi, la scénographie repose sur l'idée d'un décor spacieux pour le cabinet de Moulineaux, délimité par des pans de murs à l'élégance Art Déco, en parfait contraste avec l'entresol de la couturière, dessiné comme un lieu étrié aux murs décrépis. Le style des années 30 se prête particulièrement bien à la situation initiale : sa géométrie aux lignes nettes et à la symétrie impeccable reflète la stature sociale de Moulineaux ... avant son inexorable chute vers le chaos, symbolisée par le désordre de l'atelier de couture.

Dans **Tailleur pour dames**, la métaphore imaginée par Feydeau s'incarne pleinement dans ce changement de lieu : emportés dans la spirale du mensonge, les personnages chutent littéralement de plusieurs étages pour se retrouver dans un entresol. Parviendront-ils à quitter l'authenticité d'en bas pour remonter à l'étage de l'apparat et des faux-semblants ?





Le vaudeville et Feydeau

Le Vaudeville Moderne. De la paresse à la gloire : comment je suis devenu vaudevilliste.

Il est plus facile d'être vaudevilliste que d'expliquer pourquoi on l'est. Néanmoins, je vais essayer. Il faut vous dire que j'y suis contraint. Le Matin m'avait prié de lui fournir un article à ce sujet. Il fallait parler de moi. Toute modestie à part, c'est toujours très gênant de parler de soi. On est, dans notre métier surtout, si accoutumé aux traîtrises qu'on en arrive à se méfier de soi-même. Je venais pour m'excuser et me défilier, mais il arriva que, bientôt, je me trouvai enfermé dans un cabinet, confortable il est vrai, et congrûment éclairé, et, à travers la porte close, j'entends une voix me crier « Je ne vous rendrai votre liberté que contre le papier promis... » Je reconnus la voix de celui qui parlait ainsi, un tyran irréductible, et je dus reconnaître en même temps qu'en effet je l'avais promis, ce papier sur ma vocation. C'est presque du vaudeville. C'est parfait. Ainsi je m'exécute, d'autant plus que j'ai hâte d'être libre. Ô liberté !... Enfin...

Comment je suis devenu vaudevilliste ? C'est bien simple. Par paresse. Cela vous étonne ? Vous ignorez donc que la paresse est la mère miraculeuse, féconde du travail. Et je dis miraculeuse, parce que le père est totalement inconnu. J'étais tout enfant, six ans, sept ans. Je ne sais plus. Un soir on m'emmena au théâtre. Que jouait-on ? Je l'ai oublié. Mais je revins enthousiasmé. J'étais touché. Le mal venait

d'entrer en moi. Le lendemain, après n'en avoir pas dormi de la nuit, dès l'aube je me mis au travail. Mon père me surprit. Tirant la langue et, d'une main fiévreuse, décrépant mes cheveux emmêlés par l'insomnie, j'écrivais une pièce, tout simplement.

— Que fais-tu là ? Me dit mon père.

— Une pièce de théâtre, répondis-je avec résolution.

Quelques heures plus tard, comme l'institutrice chargée d'inculquer les premiers éléments de toutes les sciences en usage — une bien bonne demoiselle, mais combien ennuyeuse ! — venait me chercher :

— Allons Monsieur Georges, il est temps.

Mon père intervint :

— Laissez Georges, dit-il doucement, il a travaillé ce matin. Il a fait une pièce. Laissez-le.

Je vis immédiatement le salut, le truc sauveur. Depuis ce jour béni, toutes les fois que j'avais oublié de faire mon devoir, d'apprendre ma leçon, et cela, vous pouvez m'en croire, arrivait quelquefois, je me précipitai sur mon cahier de drames. Et mon institutrice médusée me laissait la paix. On ne connaît pas assez les ressources de la dramaturgie. C'est ainsi que je commençai à devenir vaudevilliste. Puis je continuai. Au collège, à Saint-Louis, j'écrivis des dialogues héroïques et crépitants, mais, comme le pion me les chipait à mesure et que je n'ai pas gardé le moindre souvenir de ces chefs-d'œuvre scolaires, je n'en parlerai pas davantage. Cependant, j'étais dès ce moment, animé d'une violente ardeur pour

le théâtre. Auteur ? Acteur ? Peu m'importait encore. Je me souviens d'avoir organisé, essayé plutôt, avec Féraudy, mon condisciple, encore qu'il fût chez les grands quand j'étais chez les petits, une représentation dans une salle que nous avions louée, près de la rue Boissy-d'Anglas. Nous devions jouer *Le Gendre de M. Poirier*. Des circonstances empêchèrent que la chose eût lieu, mais tout de même l'intention y était.

C'est plus tard, au régiment, au 47^e de ligne, s'il vous plaît, que j'écrivis ma première grande pièce *Tailleur pour dames*. Saint-Germain et Galipaux y tenaient les rôles principaux. Ce fut un succès. Ma joie ! Mes espoirs ! Hélas ! Ce n'était pas arrivé, comme je le pensais bénévolement. Il me fallut déchanter. Je connus l'angoisse des demi-succès. J'avais de la philosophie déjà, naturellement, sans compter l'expérience, depuis. Je déchantai donc, mais je ne perdis pas courage. Au contraire, je me cherchai des raisons. Je trouvai, car je suis entêté. Avec de la paresse et de l'entêtement, on est toujours sûr d'arriver à quelque chose. Je me rappelle qu'à la sortie de *Tailleur pour dames*, ayant rencontré Jules Prével, celui-ci me dit d'un ton que je n'oublierai pas « On vous a fait un succès, ce soir, mais on vous le fera payer. » Jamais homme n'avait parlé avec autant de sagesse et de vérité. Cependant je remarquai que les vaudevilles étaient invariablement brodés sur des trames désuètes, avec des personnages conventionnels, ridicules et faux, des fantoches. Or, je pensai que chacun de nous, dans la vie, passe par des situations vaudevillesques, sans toutefois qu'à ces jeux nous perdions notre personnalité intéressante. En fallait-il davantage ? Je me mis aussitôt à chercher mes personnages dans la réalité, bien vivante, et, leur conservant leur caractère propre, je m'efforçai, après une exposition de comédie, de les jeter dans des situations burlesques. Le plus difficile était fait, il ne restait qu'à écrire les pièces, ce qui, pour un bon vaudevilliste, vous le savez, n'est plus qu'un jeu d'enfant. Ai-je réussi ? En doutant, je montrerais de l'ingratitude envers le public qui m'a prodigué ses applaudissements, et qui a ri quelquefois de bon cœur, quand ma seule intention était de lui plaire et de le faire rire

autant qu'il est possible. Mais ce sont les lettres, venues de partout, qui vous affirment, à vous-même, la gloire que vous rêvez. Et j'en ai reçu. Combien ! Une, tenez. Un jour, un monsieur qui signait J.B. m'écrivit de Bordeaux, m'appelant « cher maître » et vantant, avec mon goût très sûr, mon esprit délicat et mon talent immense. Ce sont ses propres termes. Il m'envoyait en même temps un manuscrit. Une pièce prestigieuse d'esprit, affirmait-il, sur laquelle il demandait mon avis, par politesse, en m'offrant d'être son collaborateur. La pièce dépassait les bornes du permis en fait d'idiotie. Je la renvoyai à son modeste auteur avec mes regrets. Or, moins d'une semaine après, je reçus de mon correspondant bordelais une lettre furieuse. Il me traitait des pieds à la tête, et il terminait par ces mots d'une exquise urbanité : « Et puis je vous em... ! » À quoi je répondis avec sérénité : « Plus maintenant, cher Monsieur, j'ai fini de lire votre pièce. » Ce fut tout, mais c'était la gloire.

■ Le Matin : derniers télégrammes de la nuit, Edition du 15/03/1908. Source : BnF/ Gallica

Lettre de Georges Feydeau à Serge Basset (journaliste au Figaro) en 1905.

Le vaudeville et le mélodrame sont-ils morts ?

Quelle plaisanterie ! Mort le vaudeville ? Mort le mélodrame ? Ah ! ça ! Donneriez-vous dans les idées de ce petit cénacle de jeunes auteurs qui, pour essayer de tuer ces genres florissants qui le gênent, n'a trouvé d'autre moyen que de décréter tout simplement qu'ils étaient morts ! Mais voyons, mon cher ami, s'ils étaient morts, est-ce qu'on se donnerait tant de peine pour le crier à tous les échos ? Quand une chose n'est plus, éprouve-t-on le besoin d'en parler ?

Enfin, si le vaudeville et le mélodrame étaient morts, est-ce qu'on les jouerait quatre ou cinq cents fois de suite, quand à succès égale une

■■■

comédie, genre DIT supérieur (comme s'il y avait une classification des genres !), se joue péniblement cent fois ? Comment expliquer cette durée tout à l'avantage du genre défunt ? Peut-être par le dicton « Quand on est mort, c'est pour longtemps ! » À ce compte-là, vive la mort !

Non, la vérité, c'est qu'il y a vaudeville et vaudeville, mélodrame et mélodrame, comme il y a comédie et comédie. Quand un vaudeville est bien fait, logique, logique surtout, qu'il s'enchaîne bien, qu'il contient de l'observation, que ses personnages ne sont pas uniquement des fantoches, que l'action est intéressante et les situations amusantes, il réussit. [...]

Ce que je reproche particulièrement aux détracteurs du vaudeville comme du mélodrame, c'est leur mauvaise foi dans la lutte qu'ils entreprennent. Lorsqu'un vaudeville ou un

mélodrame tombe, vous les entendez tous hurler en chœur : « Vous voyez bien que le vaudeville est mort ! Quand je vous disais que le mélodrame était fini ! » Pourquoi donc deviennent-ils subitement muets dès qu'un vaudeville ou un mélodrame réussit ? Que diable soyons de loyaux adversaires !

Nous voyez-vous profiter de la chute de telle ou telle comédie – et il en tombe ! – pour déclarer que la comédie est morte ? Allons donc ! Nous aurions trop peur de passer pour des imbéciles ; avez-vous donc moins souci de l'opinion que nous ? Que dire alors de ces présomptueux, tout imbus de la supériorité qu'ils s'accordent, qui déclarent avec un superbe dédain que le vaudeville et le mélodrame ne sont « ni de la littérature ni du théâtre ? » « Pas de la littérature », soit ! La littérature étant l'antithèse du théâtre :

le théâtre, c'est l'image de la vie et dans la vie on ne parle pas en littérature ; donc le seul fait de faire parler ses personnages littérairement suffit à les figer et à les rendre inexistant. Mais « pas du théâtre », halte-là ! Il ne suffit pas, monsieur, que vous en décidiez pour que cela soit ! Le théâtre, avant tout, c'est le développement d'une action, et l'action c'est la base même du vaudeville et du mélodrame. Je sais bien qu'aujourd'hui la tendance serait de faire du théâtre une chaire ; mais du moment qu'il devient une chaire, c'est le théâtre alors qui n'est plus du théâtre.

D'ailleurs, à quoi bon discuter ? il est entendu que tout ce qui n'est pas le théâtre que font ces messieurs n'est pas du théâtre : « Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis ! » Tout ceci, comme dirait notre Capus, n'a aucune espèce d'importance. Il y a des éternités que les genres

en vogue ont des envieux qui cherchent à les saper, et ces genres ne s'en portent pas plus mal ! Les chiens aboient, la caravane passe !

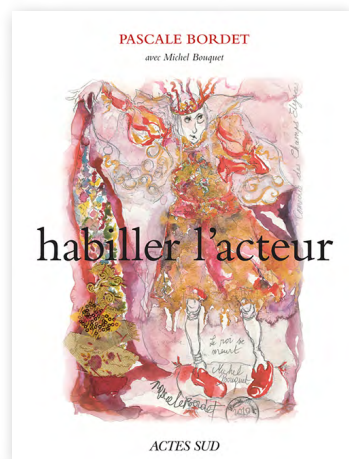
Seulement, voilà, malgré tout j'avoue que j'aimerais bien pour mon édification personnelle avoir une preuve que tous souhaiteraient que chacun d'eux, avant de retourner au genre SUPERIEUR qu'il préconise, se crût obligé d'écrire trois bons actes de vaudeville ou de mélodrame, ceci pour bien établir que s'il n'en fait plus à l'avenir, c'est qu'effectivement il le veut ainsi, parce que le genre est vraiment trop au-dessous de lui. Alors je serai convaincu. Mais jusque-là, c'est plus fort que moi, je ne pourrai jamais empêcher le vers du bon La Fontaine de monter à mes lèvres : « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour les goujats ! »

■ Source : <https://libretheatre.fr:levaudeville-et-feydeau/>



À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE

TIRÉ À QUATRE ÉPINGLES



La costumière

Jocelyn Dupont, EDITIONS ACTES SUD

Janvier 1947. Londres est en ruines, il n'y a rien à manger, et c'est l'hiver le plus froid qu'on ait connu de mémoire d'homme. Pour ne rien arranger, Charlie Grice, immense acteur de théâtre, vient de mourir brutalement, en pleines représentations de « La Nuit des rois ». Accablée de chagrin, sa veuve, Joan, costumière-en-chef, tombe passionnément amoureuse de sa doublure dans la pièce, persuadée que ce nouveau Malvolio abrite l'âme de son époux. Jusqu'au soir où elle découvre le terrifiant secret de Gricey. Projetée dans un nouvel univers de ténèbres, Joan comprend que le fascisme peut bien se cacher, il ne meurt jamais.

Un roman parfaitement envoûtant, d'une élégance d'écriture rare.

Pastel

Olivier Bleys, EDITIONS GALLIMARD

Au milieu du XVe siècle, en Albigeois, Simon est compagnon dans l'atelier de teinture de son père. Selon l'usage du temps, l'enseigne « Au caméléon » pratique une seule couleur : le rouge. A la suite du vieux maître, le compagnon se destine à devenir teinturier d'écarlate. N'est-il pas « rouge jusqu'à la figure », avec cette tache de vin sur le visage ?

Mais voici que Simon fait la connaissance d'un riche marchand de pastel, Joachim Fressard, qui l'initie au bleu : cette rencontre et l'appel mystérieux ressenti devant une madone peinte d'azur persuadent le compagnon d'abandonner les cuves familiales pour se lancer dans la teinture au bleu de pastel. Cependant, Fressard s'avère un protecteur ambigu, prêt à tout pour étendre sa fortune. Un amour frelaté, des confrères hostiles, la terrible confrontation

avec son père achèvent de plonger Simon en enfer : tout n'est pas rose au pays de cognac. Le compagnon risquera tout pour conquérir l'azur sans tache du manteau de la Madone...

Habiller l'acteur

Pascale Bordet, EDITIONS ACTES SUD

De l'imprimé à la coupe, tout a d'abord été dessiné, pensé, réfléchi en fonction d'un personnage. Pascal Bordet a gardé précieusement ses esquisses de travail qui décident de l'avenir du costume, imprégnant notre mémoire théâtrale. Depuis des années, elle habille Michel Bouquet dans ses nombreuses interprétations sur scène. La costumière et l'acteur nous confient les liens étroits qui se tissent entre le rôle et ses atours.

Les douze manteaux de maman

Marie Sellier et Nathalie Novi, EDITIONS LE BARON PERCHÉ

Rêveuse, rouspéteuse, joueuse, mystérieuse, conteuse, merveilleuse..., une maman n'est pas toujours la même. Ses différentes humeurs lui font comme des manteaux qu'elle revêt tour à tour, pour traverser le tourbillon de la vie. Divisé en douze strophes, comme les douze mois de l'année, cet album présente douze humeurs d'une maman à travers chacun de ses douze manteaux. Il y a le manteau de rose que la maman porte pour la douceur, un manteau de vent pour le rêve, un manteau de pages pour les contes qu'elle lit le soir, un manteau noir quand elle interdit tout, etc.

LIBRAIRIE
LE PUBLIC
filigranes

FAITES DURER LE PLAISIR,
ENTREZ DANS LA LIBRAIRIE

Ouverte avant et après les spectacles, une librairie s'est installée dans votre théâtre. Elle vous propose des coins de lectures amusants, de petits espaces dédiés à la littérature : le boudoir aux romans, le commissariat des polars, la table en formica de la cuisine, les lumières vintage, les romans graphiques, les sièges de Boucle d'or dans l'espace jeunesse, les fauteuils rouges du théâtre, évidemment....

Et comme toutes les librairies, nous vous proposons un service de commandes. Anticipez votre venue, et vos ouvrages vous attendront quand vous viendrez au spectacle.

www.theatrepublic.be/librairie



À VOIR EN CE MOMENT



Y'A D'LA JOIE

D'APRÈS CHARLES TRENET

02.11 > 29.11.25 Reprise-Petite Salle

Ce à quoi vous allez assister n'est ni un concert ni un tour de chant : c'est une source d'euphorie tout droit jaillie de la plume et de la verve de Charles Trenet. Greg Houben nous ouvre grandes les vannes d'un torrent de bonne humeur ! Tout est de Charles Trenet. Tout, sauf ce qui est de Greg Houben et Éric De Staercke.

Et surtout, ne pensez pas que c'est du fané, du dépassé, du suranné... C'est éternel, universel, intemporel. Vous serez plongé dès la première seconde dans un réservoir de joie, un pipeline de folie, une fontaine d'enthousiasme, un ruisseau de poésie et de douceur.

Alors, si vous vous demandez s'il y a encore de la joie ici-bas, ce qu'il reste de nos amours, de nos beaux jours, si le Soleil a toujours rendez-vous avec la Lune et si la mer danse éternellement le long des golfes clairs ? Venez ! Votre cœur fera d'autant Boum !

Mise en scène **Eric De Staercke**
Avec **Greg Houben (voix et trompette)**, **Quentin Liégeois (guitare)** et **Cédric Raymond (contrebasse)**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES – DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE. Photo © Gaël Maleux



JEKYLL // HYDE

D'ITSIK ELBAZ, LIBREMENT INSPIRÉ DU ROMAN DE ROBERT LOUIS STEVENSON

05.11 > 31.12.25 Création-Salle des Voûtes

Dans le secret de son laboratoire, le docteur Jekyll, brillant neuroscientifique, explore sa part sombre inconsciente, cette part de lui qui l'empêche de trouver la paix intérieure. Nuit et jour, il travaille à repousser les limites de la science pour éradiquer la violence.

Autour de lui, alors qu'une série de crimes secoue le campus, le doyen de l'université, l'inspectrice de police et l'étudiante traquent un certain Mister Hyde.

Cette nouvelle adaptation, emmenée par Othmane Moumen dans le rôle du docteur Jekyll, vous conduira dans les couloirs de l'université de Blackwell, aux portes de nos contradictions contemporaines, où science et éthique s'affrontent, où fascination et effroi se mêlent. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour ne pas voir ce que nous sommes réellement ? Y a-t-il toujours deux versions de nous-mêmes ? Quelle place occupe le mal en nous ?

Mise en scène **Jeanne Kacenenbogen**
Avec **Stéphanie Blanchoud**, **Soufian El Boubis**, **Othmane Moumen** et **Magda Skoupra**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES – DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE. Photo © Gaël Maleux

PROCHAINEMENT



TRIBULATIONS D'UN MUSULMAN D'ICI

D'ISMAËL SAÏDI

5, 9, 19 & 23.12.25 Accueil- Petite Salle
17, 19 & 26.02.26 Accueil- Grande Salle

Depuis l'arrivée de son père en Belgique, sa naissance au fin fond de Bruxelles, son enfance trimbalée dans les écoles catholiques, laïques, communales, musulmanes, son adolescence, son entrée fracassante dans les services de police à son rôle de père, de Belge, de Marocain, de Français, d'Européen, de musulman et d'artiste. Dans son spectacle, véritable ouverture vers la communauté musulmane, Ismaël Saïdi nous raconte avec une verve incroyable ce qu'a été sa vie, et nous donne un mode d'emploi qui, au-delà de l'humour, lutte contre l'"antimusulmanisme", l'antisémitisme, le racisme, le rejet ... Une véritable ode à la tolérance.

"Je n'ai pas voulu faire du stand-up, car je suis avant tout un raconteur d'histoire et mon imaginaire se promène de Boujenah à Dumas. C'est donc un voyage que je vous invite à vivre avec moi, un voyage aux tréfonds de ma vie, entouré de celles et ceux qui m'ont aidé, aimé. C'est un spectacle créé en besoin, comme un besoin vital de raconter, pour ne pas s'oublier, pour se ressembler, raconter pour se rassembler."

Avec **Ismaël Saïdi**



L'HABILLEUR

DE RONALD HARWOOD

13.01 > 28.02.26 Création- Grande Salle

Ce soir encore, alors que l'Angleterre ploie sous les bombardements, au milieu du chaos, une scène s'éclaire. Sir John, bête de scène au talent tapageur, s'apprête à revêtir une fois encore le costume du Roi Lear. À ses côtés, Norman, son habilleur fidèle, veille sur lui avec tendresse et malice. Ensemble, ils forment un duo hors du commun qui défie la guerre, les coups du sort et les assauts du temps qui passe.

En coulisses leurs échanges offrent un spectacle cocasse et bouleversant de querelles savoureuses et de complicités. Et l'on ne sait plus des deux qui est l'acteur et qui protège l'autre. On est saisi par la fragilité de ces personnages qui affleure derrière la grandeur du théâtre. C'est toute la magie de Shakespeare qui résonne, entre éclats de rire et instants d'émotion pure. Est-ce la vie qui imite la scène ou la scène qui dévore la vie.

Mise en scène **Michel Kacenenbogen**
Avec **Didier Colfs**, **Antoine Guillaume**, **Michel Kacenenbogen**, **Tiphanie Lefrancois**, **Nicole Oliver**, **François-Michel van der Rest** et **Aylin Yay**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES – DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE. La pièce est présentée en accord avec Marie Cécile Renauld, MCRP et United Agents Ltd. Photo © Gaël Maleux

BOIRE & MANGER AU THÉÂTRE

Le resto
DU PUBLIC



LE RESTAURANT

est ouvert avant les spectacles les mardis, jeudis, vendredis et samedis (dernière commande à 19h30) et après les spectacles les mercredis, vendredis et les samedis.

LE CHEF VOUS PROPOSE :

Les tapas

Le choix de 3 tapas à 17€
Le choix de 5 tapas à 20€

Le menu

en tout (35€) ou en partie

Attention : Nous sommes limités à 60 couverts par service.

RÉSERVATION CONSEILLÉE
AU 02 724 24 44

Découvrez la carte et les menus
du mois sur notre site internet
www.theatrepublic.be/restaurants



NOUVEAU : LES PLANCHES

est ouvert avant les spectacles les mardis, jeudis, vendredis et samedis (de 19h40 à 20h15), les mercredis (de 18h00 à 18h45) et après les spectacles (du mardi au dimanche).

Assortiment à 15€ ou 20€



LE BAR

est ouvert avant et après les spectacles.

L'Instant Champagne,
with *Vitalie Taittinger*.



Infos & Réservations
02 724 24 44 - theatrepublic.be

  @theatrepublic